

Aujourd'hui L'EGYPTE **مصر اليوم**

Eté 1989

1789-1989: Vers un nouveau siècle des Lumières

Le nationalisme de Moustafa Kamel et Mohmmed Farid

de Raouf Abbas Hamed ¹

Parce que de culture islamique et attachée à l'Empire ottoman qui englobait une grande partie du monde musulman, l'Egypte fut identifiée comme un "Etat islamique" jusqu'au premier quart du XIXe siècle.

La graine du nationalisme égyptien, ou l'appartenance à une patrie clairement définie, fut plantée au début de la seconde moitié du XIXe siècle pour continuer de croître inexorablement jusqu'à la fin du siècle. Plusieurs facteurs y contribuèrent.

Tout d'abord, la création d'une armée moderne et l'instauration d'un service militaire obligatoire même pour les *fellahins* inculquèrent aux hommes le sens de la patrie et du drapeau pour lesquels ils pouvaient avoir à combattre et à vaincre.

Puis, résultat prévisible de l'envoi de nombreuses missions universitaires à l'étranger et particulièrement en France, un système moderne d'éducation, en arabe et sur le modèle français, fut introduit dans le pays.

Ensuite, El-Tahtawy, en expliquant ce que "patrie" et "nationalisme" signifiaient dans l'esprit libéral, eut une grande influence sur les intellectuels de son siècle.

En quatrième lieu, les décrets (*faraman*) de 1841 et 1876 donnèrent à l'Egypte une dimension régional et internationale, et ce en dépit de son allégeance à l'Empire ottoman. Ces décrets donnaient à l'Egypte une indépendance de fait qui renforça chez les Egyptiens le sentiment d'appartenir à une même nation.

Enfin, devant la crise que traversait le pays et confrontés à leurs obligations envers leur pays, les Egyptiens s'éveillèrent durablement aux sentiments patriotiques sous l'occupation britannique.

C'est dans cette atmosphère qui grandirent les deux leaders égyptiens : Moustafa Kamel (1874-1908) et Mohammed Farid (1868-1908). Tous deux

¹ Professeur d'Histoire moderne à la faculté des Lettres, université du Caire.

appartenaient à cette élite intellectuelle, “produit” du système d’éducation moderne, avaient poursuivi des études de droit et possédaient une bonne connaissance de la langue française qu’ils utilisèrent à approfondir leur compréhension de la culture occidentale à travers une optique égyptienne.

Bons orateurs et journalistes reconnus, ils se succédèrent à la présidence du Parti national dont le but tendait à l’indépendance de l’Égypte et qui représentait, à l’origine, l’opposition à l’occupation anglaise. En 1907, il devint parti politique sous la présidence de Moustafa Kamel. A la mort de celui-ci, en 1908, la présidence échut à Mohammed Farid.

Sous l’occupation anglaise, ce qui dominait dans les esprits c’était l’appartenance de l’Égypte au monde musulman. Par contre l’“arabisme”, parce qu’il était encouragé par les Anglais, était rejeté par les Égyptiens. Afin d’échapper à la tutelle britannique, ils donnaient la priorité à leur appartenance légale à l’Empire ottoman. Moustafa Kamel lui-même considérait que l’existence de l’Empire ottoman était nécessaire à l’humanité et que sa chute conduirait à une guerre mondiale. Tous les pays musulmans se devaient donc de soutenir le trône du sultan, et l’Égypte la première. Il estimait par ailleurs que l’indépendance de l’Égypte passait par celle de l’État ottoman lui-même. Mais, en même temps, il s’opposait à ce que l’Égypte abdiquât les privilèges acquis par les décrets de 1841 et 1876. *"On nous accuse, disait-il, de vouloir faire sortir les Anglais de l'Égypte pour les remplacer par les Turcs, en d'autres termes, de changer de maître. Cela voudrait dire que tout ce que nous avons appris de l'Occident pendant un siècle ne nous aurait servi qu'à persévérer dans l'esclavage et la honte, et que notre connaissance du droit des nations nous désigne au rôle de pays vassal. Cette accusation qui semble vouloir condamner l'Égypte à ne jamais s'élever au niveau des autres nations est tout simplement une insulte à sa civilisation et à son peuple."*²

Chez Mohammed Farid, ce lien entre l’Égypte et la Turquie prend un caractère religieux. Il considère le maintien de l’État ottoman, le pays du califat musulman, comme une sauvegarde pour l’Islam lui-même. Il estime que c’est pour le salut de la religion islamique que la Turquie lutte contre les pays européens et souligne que les enjeux religieux sont la substance de la question d’Orient que l’Occident, par fanatisme, brandit contre l’Islam et les musulmans.

Moustafa Kamel, lui, estime que le nationalisme est le lien indéfectible qui unit chacun à son pays et le sentiment de responsabilité qui s’y attache. Cela n’a rien à voir ni avec la langue ni avec la religion, mais avec la terre même de l’Égypte. Célébrant l’Égypte et son passé glorieux, il ajoute: *"L'Égypte, paradis du monde, ne mérite pas que son honneur soit foulé aux pieds et que nous*

² Abdel Rahman el-Rafei, *Moustafa Kamel*, p. 451.

devenions, nous ses enfants, des renégats, étrangers à notre pays."³ Continuant sa pensée, il ajoute que ni la religion, ni la langue, ni le statut juridique ne peuvent servir de condition pour identifier ceux qui peuvent être considérés comme nationalistes.

Tous les Egyptiens sans distinction, les musulmans et les coptes qui ont vécu en parfaite harmonie des siècles durant, ont droit à ce qualificatif, la religion bien comprise conduisant au patriotisme.

Sur ce point, Mohammed Farid est en désaccord avec Moustafa Kamel puisqu'il ne trouve pas de place pour les coptes dans le concert national. Pour lui, les Egyptiens forment une nation unie par la langue, la coutume et la religion, à l'exception d'une minorité "ayant des droits reconnus", Allusion évidente aux coptes qui démontre que chez Mohammed Farid, il y a confusion entre nationalisme et appartenance à l'Islam.

Moustafa Kamel a une conception beaucoup plus approfondie du nationalisme et de son aspect laïque, loin de toute ingérence religieuse. Il l'envisage dans un contexte purement matérialiste lorsqu'il écrit : *"Le nationalisme est le plus honorable des liens entre les citoyens, la base solide sur laquelle se construisent les nations fortes et les puissants royaumes; et tout ce que l'Europe montre d'urbanisme et de civilisation n'est que le fruit du nationalisme."* Et ailleurs : *"Le nationalisme est un sentiment qui croît dans l'être et s'intensifie à l'intérieur du cœur quand augmentent les problèmes d'un pays et que grandissent ses malheurs (...). Il n'y a pas de salut pour un pays sans nationalisme pur, et la vie n'a pas de sens sans lui."*⁴

Dans ses ouvrages et ses discours sur la "nation égyptienne", Mohammed Farid insiste sur la place que devrait occuper l'Egypte parmi les nations libres : *"Le pays qui a devancé tous les autres pays du monde par sa conception de la liberté et par sa civilisation devrait occuper parmi ces nations une place privilégiée,"* Il fait appel à l'histoire pour ajouter: *"Les descendants des constructeurs des Pyramides et de La Vallée des Rois qui ont émerveillé le monde entier peuvent, par leurs acres, leur amour des sciences, de la liberté et leur volonté accéder aux sommets atteints par leurs ancêtres."*⁵

Mohammed Farid se contredit quand il lie sentiment national égyptien et fidélité à l'Etat ottoman. Il va même jusqu'à déclarer que la contribution des Egyptiens à la lutte de la Turquie contre la Grèce en mai 1897 est la preuve de l'intensification de leur sentiment national ⁶.

³ Ibid, pp. 146-147.

⁴ Ibid, p. 114.

⁵ Abdel Rahman el-Refei, *Mohammed Farid*, p.240.

⁶ Voir la préface des mémoires de Mohammed Farid par Raouf Abbas Hamed.

Si Moustafa Kamel considère le nationalisme d'un point de vue profondément romantique, englobant tous les Egyptiens sans distinction aucune, Mohammed Farid, lui, ne manque pas une occasion de manifester sa fidélité à la Turquie. Il fait appel à ce pays pour libérer l'Egypte de la présence britannique, mais n'accepte pas pour autant d'être un pays vassal ordinaire. Il croit plutôt que la gravitation de l'Egypte dans l'orbite de l'Etat ottoman est une garantie contre les ambitions coloniales. Pour lui, l'Egypte devrait conserver le statut spécial qui lui a été octroyé par les décrets garantis internationalement.

Les deux leaders avaient une grande admiration pour la France, son peuple et sa révolution. Moustafa Kamel la considérait comme le berceau de la culture européenne. Il alla même jusqu'à envoyer, en 1895, une requête au président de l'Assemblée nationale demandant à la France des Droits de l'homme de l'aider à obtenir l'indépendance de l'Egypte. Souvent il citait dans ses écrits et dans ses discours les écrivains et penseurs français, et particulièrement ceux du siècle des Lumières.

Mohammed Farid aussi fit appel à la France à plus d'une occasion. Quand le gouvernement français interdit la réunion du congrès du Parti national à Paris en 1910, Mohammed Farid, ironique, félicita le peuple français et sa culture pour le rôle qu'ils avaient joué dans la propagation de l'idée de liberté.

Quand plus tard il se mit en campagne pour demander une constitution, tous ses écrits et ses discours reflétèrent l'influence qu'avait eu sur lui le libéralisme français et la notion de contrat social qu'il considérait comme la base de tout gouvernement constitutionnel.

En dépit de la conviction qu'il existe une patrie égyptienne islamique liée à la Turquie, il considérait son pays, à cause de son histoire et de sa culture, comme une nation à égalité avec la Turquie. Il insistait sur le droit de l'Egypte à un régime constitutionnel tout comme la Turquie et la Perse.

C'est lui qui fit resurgir le slogan "*L'Egypte aux Egyptiens*", lancé pour la première fois durant la révolution d'Orabi. L'Egypte devait appartenir à ses enfants et non plus aux étrangers.

En 1916, il posa des conditions à la participation de l'Egypte aux côtés de la Turquie dans son attaque du canal de Suez. Elle devait s'engager à respecter l'autonomie de l'Egypte et lui octroyer une constitution.

Cependant, l'idée de l'appartenance islamique de l'Egypte pour renforcer ses liens avec la Turquie et souligner l'illégalité de l'occupation anglaise et son retrait du pays soulevait la crainte d'un groupe d'Egyptiens qui voulaient mettre fin à la suzeraineté turque. Ce fut Ahmed Lotfy el-Sayed, le pionnier du libéralisme en Egypte, qui fut le premier à employer le terme de "nationalisme

égyptien" comme une communauté d'intérêts et non de religion. Son courant se développa au lendemain de la révolution de 1919.

Même si elles furent, sur certains points, contradictoires les pensées de Moustafa Kamel et de Mohammed Farid participèrent à la naissance du nationalisme égyptien. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, les bases en étaient posées, dans une identité purement égyptienne et laïque, loin de toute appartenance religieuse.

R.H.